



FONDATION
FRANÇOIS SCHNEIDER

Dossier
pédagogique



Talents Contemporains

9^{ème} édition

Expositions du 11 décembre 2021 au 27 mars 2022



BOTANICA

Sommaire

I. Introduction au dossier pédagogique	p. 2
II. Présentation du concours Talents Contemporains et de l'exposition	p. 4
III. Thèmes et pistes de réflexions - Talents Contemporains 9^{ème} édition	p. 4
1. Détournement, réutilisation et transformations des objets	p. 5
a) <i>Salt & Sand</i> , Nadia Kaabi-Linke	p. 7
b) <i>Mash-up</i> , Thomas Teurlai	p. 9
c) <i>Monologues et conversation</i> , Arthur Hoffner	p. 11
2. Réinterprétation, détournement de la réalité et des paysages	p. 11
a) <i>Voir la mer</i> , Céline Diais	p. 13
b) <i>Mopping</i> , Jenny Ymker	p. 15
c) <i>Landscape Painting</i> , Sujin Lim	p. 16
d) <i>Una luna de hierro</i> , Francisco Rodriguez Teare	p. 18
IV. L'exposition Botanica	p. 19
Thèmes de l'exposition et dialogue entre les œuvres	p. 19
a) L'herbier des «mauvaises herbes»	p. 19
b) Jardins intérieurs	p. 20
c) Reflets aquatiques	p. 20
d) Jungle fever	p. 20
e) Feuillages lunatiques	p. 21
f) Herbes sensibles	p. 21
V. Propositions d'ateliers de la fondation	p. 21
1. Les ateliers et visites pour scolaires ou périscolaires	p. 21
a) Atelier contes (3-8 ans)	p. 21
b) Atelier « Métamorphoser le paysage » (5-12 ans)	p. 21
c) Atelier « Coll'plage » (5-12 ans)	p. 21
d) Atelier « Tataki-zomé » (8-12 ans)	p. 21
2. Ateliers multi-public à la Fondation	p. 21
a) Atelier éco-print avec Juliette Vergne	p. 21
b) Atelier BRODERcyclage avec Lili Terrana	p. 21
c) Promenade botanique avec Marie-Paule Bilger et Edmond Herold	p. 22
VI. Aller plus loin ! Bibliographie	
Renseignements auprès de Lucie Strohm	
l.strohm@fondationfrancoisschneider.org - 03 89 82 10 10	

Conception du dossier : Sandrine Desmoulins et Lucie Strohm
Graphisme : Candice Felder



FONDATION
FRANÇOIS SCHNEIDER

27 rue de la première armée - 68700 Wattwiller
+33 (0)3 89 82 10 10 - fondationfrancoisschneider.org
Fondation reconnue d'utilité publique par décret du 10 août 2005

I - Introduction au dossier pédagogique

Ce dossier pédagogique est destiné aux enseignants et à toute personne (animateur, éducateur de jeunes enfants, assistante maternelle, soignant) souhaitant venir avec un groupe d'enfants (de 0 à 18 ans) ou d'adultes pour visiter la Fondation François Schneider.

Loin d'être exhaustif, cet outil propose des pistes de réflexions, des idées d'ateliers et d'ouvrages en lien avec les expositions du moment « **Talents Contemporains 9^{ème} édition - Détournements** » et « **Botanica** ». Ce dossier pédagogique vous permet de prendre connaissance des expositions dans leur globalité, de manière simple, afin de pouvoir préparer votre visite au préalable et approfondir certains points au retour en classe ou centre de loisirs ou autre.

Le centre d'art de la Fondation François Schneider

Situé au pied des Vosges dans le village de Wattwiller, dans un paysage exceptionnel, le centre d'art de la Fondation François Schneider propose toute l'année des expositions et une programmation culturelle consacrées au thème de l'eau.

Inauguré en 2013, la Fondation est installée sur le site d'un ancien atelier d'embouteillage, agrandi et transformé. Un jardin de sculptures attenant vient compléter l'ensemble.

Trois à quatre expositions ont lieu chaque année sur le thème de l'eau, présenté sous divers aspects : écologique, politique, ludique, scientifique.

Des ateliers destinés aux familles et plus généralement à tous types de publics sont organisés en lien avec l'exposition, des visites guidées et une programmation variée tout au long de l'année telle que des concerts, de la danse, du théâtre, des performances sonores, ou des contes, viennent enrichir une réflexion autour de la thématique de l'eau.



Venir à la Fondation François Schneider avec une classe, un groupe de périscolaires ou de centre de loisirs.

Différentes formules vous sont proposées allant d'une durée d'1h à 1h30, du lundi au vendredi de 9h à 17h (sauf mardi) et mardi de 13h à 17h.

> Dû à la situation sanitaire, des adaptations peuvent avoir lieu.

VISITE – ATELIER (de la maternelle à la 6^{ème}) : Cette visite guidée s'adapte à chaque niveau et propose de se focaliser sur une thématique choisie préalablement en concertation avec l'enseignant. La visite est complétée par un atelier en fonction des niveaux et des souhaits.

Cette formule est à 60 € (par classe).

VISITE – INTERACTIVE (de la 6^{ème} à la Terminale) : Plus qu'une simple présentation des œuvres, cette visite interactive constitue un moment de discussions et d'échanges. Le but est que les élèves soient actifs lors de leur visite à la Fondation. C'est pourquoi ils sont soit répartis en petits groupes et une œuvre leur est confiée pour un temps imparti. Chaque groupe présente ensuite le résultat de son analyse au reste de la classe avant de recevoir les clefs de compréhension du médiateur. Si cette disposition n'est pas possible en fonction du nombre d'élèves par classe, le médiateur veillera dans tous les cas à ce que les élèves soient actifs dans leur visite.

Cette formule est à 60 € (par classe).

VISITE sans médiateur : Il est tout à fait possible qu'un enseignant décide de faire une visite libre avec sa classe. Ce dossier pédagogique lui sert d'accompagnement pour préparer une visite.

Un médiateur se tient à sa disposition pour préparer sa venue en amont s'il le souhaite.

Cette formule est à 25 € (par classe).



II. Présentation du concours et de l'exposition Talents Contemporains 9^{ème} édition

Le concours Talents contemporain

En 2011 le concours annuel Talents Contemporains a été inauguré, avec la thématique originale de l'eau. Au cours de ces neuf éditions, une soixantaine d'artistes ont été récompensés et remarqués pour leur manière féconde d'aborder le sujet, par des biais politique, sociologique, écologique, géographique, poétique ou encore plastique. Ils ont démontré que ce champ d'étude est inépuisable et renouvelable à l'infini.

Chaque année 6 à 7 œuvres sont sélectionnées, sans prédéfinir de sous thématique précise en plus de celle de l'eau. Le grand jury se concentre sur les qualités des œuvres elles-mêmes. Lorsqu'il s'agit ensuite de présenter ensemble les projets choisis, il s'avère, – hasard ou coïncidence ! – souvent qu'une ligne émane de ceux-ci, donnant la possibilité de constituer une narration.

L'exposition Talents Contemporains 9^{ème} édition

L'exposition de la 9^{ème} édition du concours révèle des œuvres autour de la notion de « détournement ».

Détournement d'objets, de fonctions, de processus, détournement des espaces, réinvention de nouveaux mondes et de nouveaux paysages, détournement des savoir-faire parsèment les sept œuvres présentées ici.

Les artistes choisis pour cette 9^{ème} édition sont Céline Diais (France) avec sa série de neuf photographies *Voir la mer* (2014), Arthur Hoffner (France) pour ses trois sculptures *Monologues et conversation* (2019), Nadia Kaabi-Linke (Tunisie) pour l'installation *Salt & Sand* (2016), Sujin Lim (Corée du Sud) pour l'œuvre vidéo et six peintures *Landscape Painting* (2019), Francisco Rodríguez Teare (Chili) avec le film *Una luna de hierro* (2017), Thomas Teurlai (France) pour la sculpture *Mash-up* (2019) et Jenny Ymker (Pays-Bas) pour son tableau brodé *Mopping* (2016).

Les artistes ré-explorent à leur manière le concept du détournement dans l'histoire de l'art à la fois à travers les objets ou les sujets : des tuyaux de salle de bain se métamorphosent en fontaine, une balance d'un marché au poisson s'érige comme une sculpture, quand une cabine de douche devient sonore, visuelle et exprime les propriétés diélectriques de l'eau.

La tradition du paysage, sujet largement développé depuis des siècles est ici représentée avec des photographies de plages urbaines, des tapisseries de scènes imaginaires en milieu naturel, des îles coréennes ou encore un documentaire sur les naufrages d'immigrés au large des frontières chiliennes.

Les artistes nous révèlent ainsi sept points de vue sur la manière de vivre l'eau dans notre monde.

III. Thèmes et pistes de réflexions autour de l'exposition Talents Contemporains 9^{ème} édition

Les 7 lauréats de cette 9^{ème} édition du concours Talents Contemporains s'approprient chacun la thématique de l'eau à travers des médiums très variés comme la peinture, la broderie, l'installation, la sculpture, la photographie ou la vidéo. Au premier abord, ces œuvres n'ont qu'un point commun : l'eau.

La question du détournement est pourtant omniprésente dans cette édition et peut être analysée en trois thématiques, le détournement des objets, la réinterprétation de la réalité et des paysages pour se concentrer sur la déformation de la mémoire et des histoires qu'elle engendre.

Ces trois axes peuvent être étudiés et analysés en fonction des programmes scolaires, des niveaux et des matières et permettent d'extraire des pistes de réflexions, sous-jacentes à l'exposition.

1. Détournement, réutilisation et transformations des objets

a) Salt & Sand, Nadia Kaabi-Linke

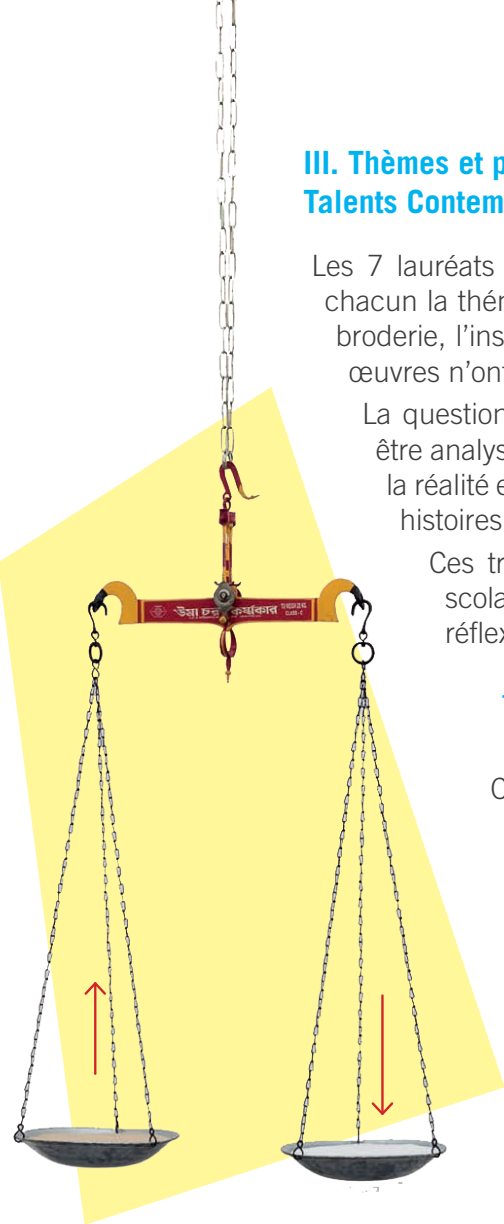
Cette balance provient d'un marché aux poissons de Calcutta, sur laquelle est inscrit le nom du marchand comme cela se fait traditionnellement en Inde.

Suspendue dans l'espace par une chaîne, les plateaux de la balance sont d'un côté rempli par du sel et de l'autre côté par du sable à poids égal au début de l'exposition.

Le sel va absorber l'humidité ambiante et se gorger d'eau. L'équilibre va lentement se modifier en penchant du côté du sel.

L'artiste Nadia Kaabi-Linke est intéressée par la symbolique de la balance et par la fragilité de la justice. Cette balance fait référence à l'histoire coloniale de l'Inde occidentale : la marche du sel « Salt Sathyagraha » ou marche non violente du sel initié par Gandhi. Cette marche de 24 jours en 1930 contre les lois sur le sel du gouvernement britannique est un moment décisif de l'histoire de l'indépendance de l'Inde.

Nadia Kaabi-Linke détourne ici un objet usuel en lui donnant un statut d'œuvre par son intervention artistique. Elle donne une nouvelle vie et signification à cette balance qui rappelle les ready-made de Marcel Duchamp.



Nadia Kaabi-Linke, *Salt & Sand*, 2016.
Sel, sable, acier, 148x105x45cm.



Notion d'histoire de l'art

Le ready-made

Concept introduit par Marcel Duchamp au début du XX^{ème} siècle, cet acte radical influence les mouvements d'avant-garde. Comme son nom l'indique, un ready-made définit quelque chose de « déjà fait » (already made). Dans l'approche de Duchamp, il s'agit de récupérer ou d'acheter un objet manufacturé usuel, banal, sans intérêt particulier et de lui donner un statut d'œuvre d'art en le signant, lui donnant un titre et en l'exposant dans un centre d'art.

En 1917, il prend ainsi un urinoir qu'il renverse, signe d'un pseudonyme « R. Mutt » et nomme « Fontaine ». Cette œuvre est pour beaucoup le symbole d'une nouvelle manière de concevoir l'art et opère la transition entre l'art moderne et contemporain.



Marcel Duchamp, *Fontaine*, 1917. Urinoir en porcelaine manufacturée.

Exemples d'artistes qui travaillent avec des objets du quotidien comme matériel de leurs œuvres.

Subodh Gupta et Joana Vasconcelos

L'artiste indien Subodh Gupta travaille principalement avec des objets usuels, du quotidien. Son œuvre regorge d'ustensiles de cuisine en acier inoxydable, de bicyclettes ou encore de seaux pour le lait, qui sont selon lui représentatifs de la vie quotidienne indienne.

Cette création à partir de l'objet de tous les jours n'est pas sans rappeler le ready-made duchampien, mais au contraire de Duchamp, Gupta en fait des œuvres surdimensionnées et monumentales. Le spectateur se retrouve ainsi devant un crâne gigantesque, des cascades de seaux, une accumulation à outrance de casseroles, etc.

L'artiste Joana Vasconcelos, artiste portugaise, travaille également à partir d'objets du quotidien (casseroles, lavabos, miroir, etc) qu'elle réassemble pour créer d'autres formes à une échelle colossale.

Joana Vasconcelos,
Betty Boop, 2010
Casseroles et
couvercle en acier
inoxydable,
257 x 155 x 410 cm,
collection privée.



Subodh Gupta, *Very Hungry God*, 2006
Structure et ustensiles en acier inoxydable,
390 x 320 x 400 cm.
Collection Pinault.

L'utilisation du symbole de la balance par l'artiste Nadia Kaabi-Linke fait également référence à l'allégorie occidentale de la justice.



Notion de littérature et d'histoire de l'art

La figure de style de l'allégorie

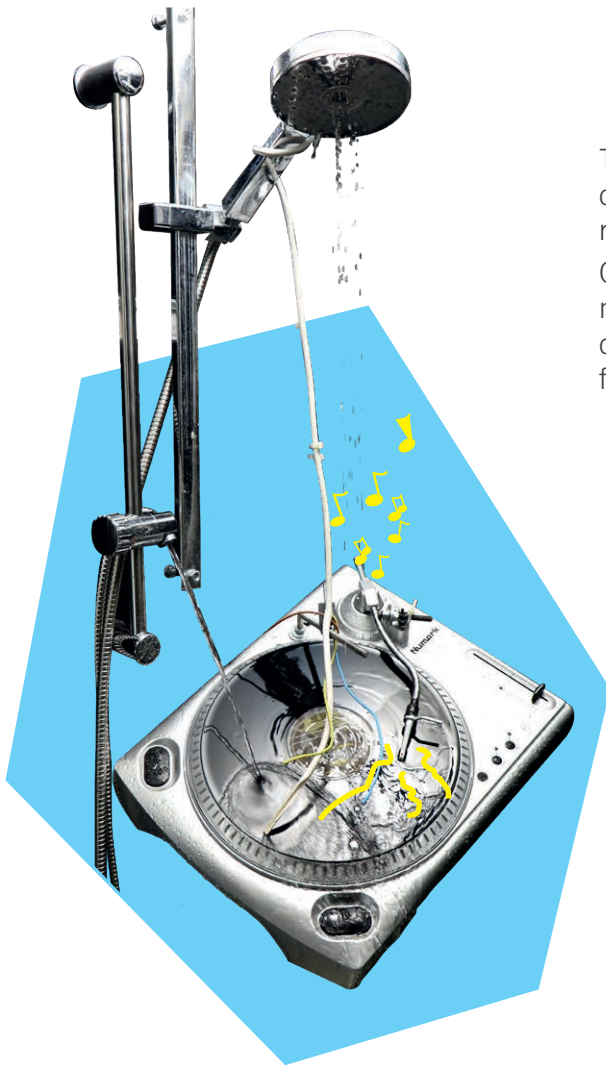
L'allégorie englobe de multiples significations et était déjà utilisée dans la Grèce antique.

Elle désigne une signification cachée dans la littérature et renvoie à un type de représentation qui a pour but de rendre visible l'invisible. Dans l'œuvre de Nadia Kaabi-Linke, la balance rappelle l'allégorie de la justice, puisque cet outil est un de ses attributs majeurs qui représente l'équilibre, en plus de l'épée ou un glaive, symbole du châtime et les yeux bandés en signe d'impartialité.

L'image de la balance renvoie donc à l'équité et à l'équilibre dont se sert la Justice pour soupeser les arguments de la défense et de l'accusation.

Allégorie de la Justice
Hôtel de ville de Haarlem.





b) *Mash-up*, Thomas Teurlai

Thomas Teurlai est passionné par l'univers des machines, il détourne ici une cabine de douche et une platine vinyle pour réaliser une sculpture surprenante qui mêle l'eau et la musique.

Cette œuvre est le fruit de plusieurs années d'expérimentations menées sur les propriétés diélectriques de l'eau déminéralisée, dans laquelle les systèmes électriques classiques continuent à fonctionner.

Grâce à la pression de l'eau l'artiste fait tourner le disque à l'envers ce qui rappelle et crée une atmosphère sonore particulière un peu déjantée de la transe et de soirées électro.

Les fréquences stroboscopiques et la persistance rétinienne donne l'impression que l'eau remonte dans le pommeau, ce qui peut aussi faire penser à une machine à remonter le temps.

L'œuvre s'active grâce à la présence du spectateur, ce qui crée un effet de surprise supplémentaire. Quand celui-ci entre dans la pièce, l'eau commence à couler du pommeau de douche et de ce fait, active la rotation inversée d'un tourne-disque sur lequel se trouve un vinyle. L'eau qui coule et la musique qui s'échappe de cette douche créent une joyeuse cacophonie.

Thomas Teurlai, *Mash-up*, 2019.

Cabine de douche, stroboscope, platine vinyle, 200x120x80 cm.

Le son a une importance toute particulière pour Thomas Teurlai dans cette œuvre, il donne ainsi à son œuvre le titre *Mash-up* qui est un style musical.



Notion musicale

Le mash-up

C'est une technique et style consistant à mélanger deux, voire plusieurs titres en une seule piste sonore à partir de compositions préexistantes.

Ce terme anglais, qui vient du verbe « to mash », n'a pas réellement d'équivalent français. Il signifie « réduire en purée » et, par extension, mélanger ou mixer. Le mash-up, c'est l'art d'associer différentes choses ; cela s'applique aux domaines de la musique ou de l'informatique, par exemple.

L'intérêt de Thomas Teurlai pour les machines et leur son peut être mis en relation avec le travail de Jean Tinguely.

Les sculptures de Jean Tinguely ont toujours une dimension acoustique, que l'artiste compose et règle comme une partie intégrante de ses œuvres.



Notion d'histoire de l'art

Les Méta-Harmonies (1978-1985) de Tinguely

Ça couine, crisse, grince, craque et tape, et parfois, on entend même une suite de sons. Les quatre machines, que Tinguely a nommées Méta-Harmonies, offrent bric-à-brac chaotique et sonore qui paraît tout sauf composé.

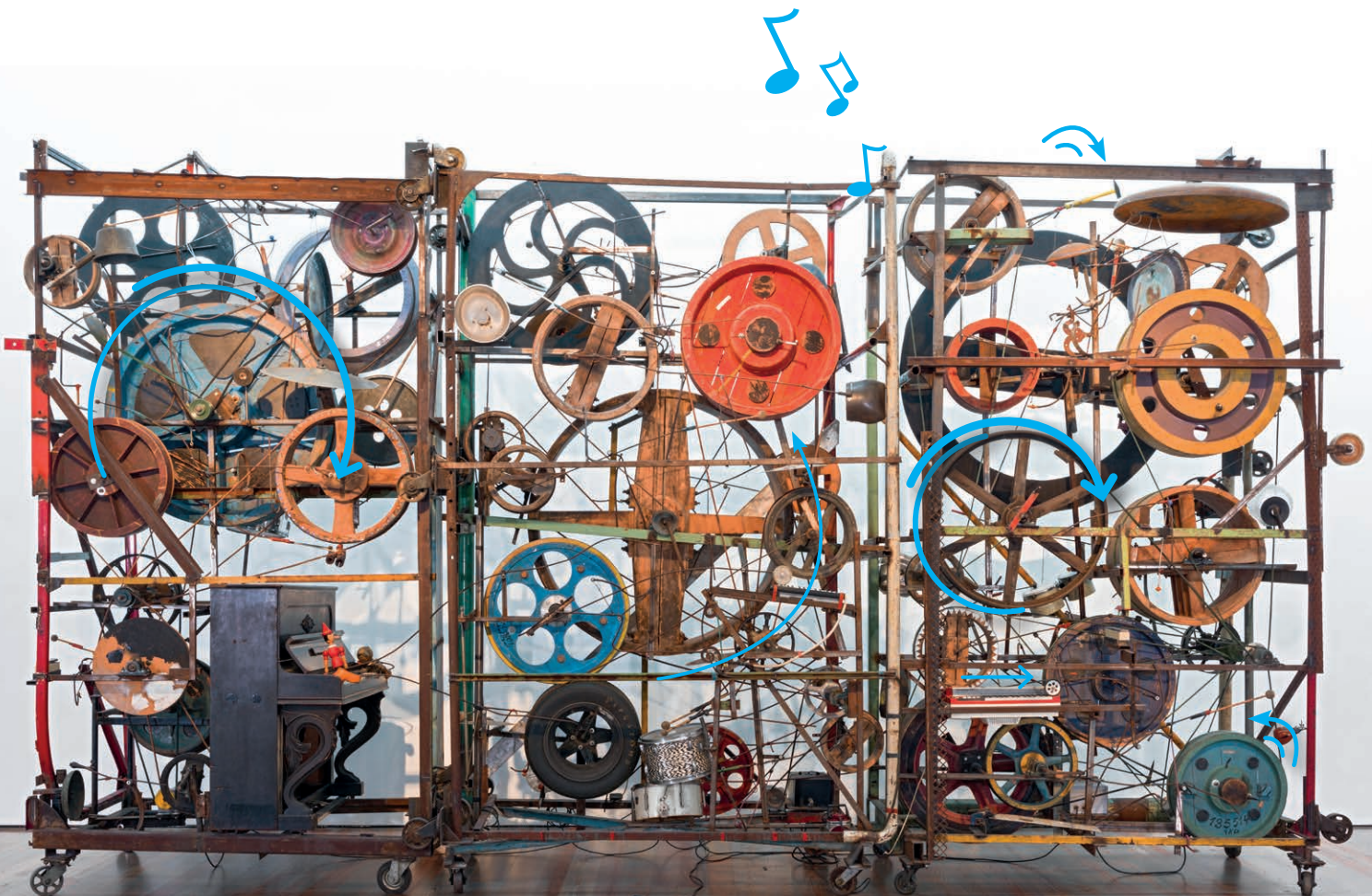


Mes machines ne font pas de la musique, mes machines utilisent des sons, je joue avec les sons, je construis parfois des machines de mixage acoustique qui mélangent les sons, je les laisse vivre leur vie, je les libère.



Ce faisant, l'artiste ne signifie pas seulement que les sons des machines vont à l'encontre de la notion habituelle d'harmonie musicale. Il souligne également son dessein de faire de la « Musique nouvelle » en utilisant les sonorités de ses machines : le son devient pour lui matériau artistique.

→ Source : <https://www.tinguely.ch/fr/expositions/expositions/2016/musikmaschinen-maschinenmusik.html>



Jean Tinguely, Méta-Harmonie II, 1979.

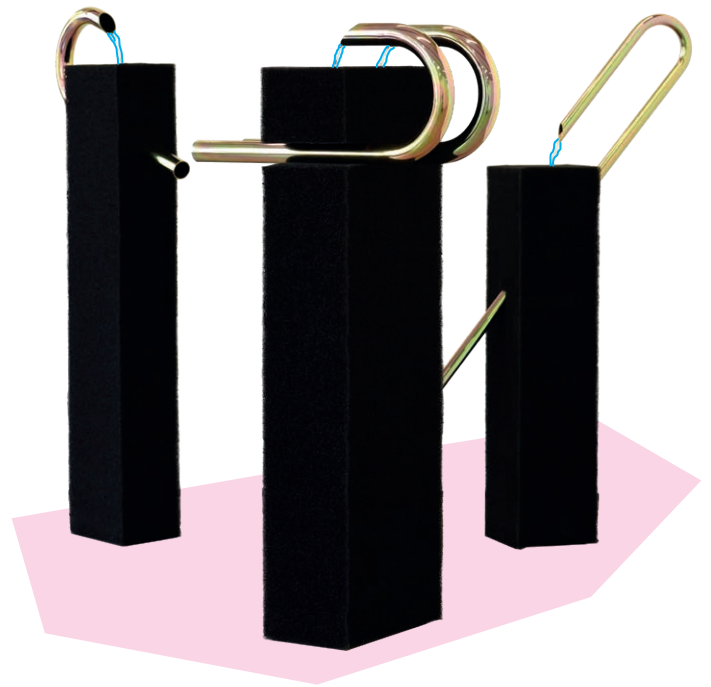
b) *Monologues et conversation* d'Arthur Hoffner

Arthur Hoffner présente ici trois sculptures qu'il compose avec des matériaux qu'il détourne comme de la tuyauterie de laiton habituellement utilisé pour la conception de salle de bain ou de la mousse noir ordinaire à qui il donne des titres de noblesse.

La fontaine est ici le sujet central de son projet : objet d'apparat, d'illusion, hypnotisant celui qui la contemple.

Flirtant entre le trivial et la délicatesse, l'absurde et le sérieux, ces trois fontaines conversent entre elles et entament un joyeux va et vient d'où s'écoule un léger filet d'eau et une musique cristalline.

L'artiste questionne également le socle, qui de coutume, n'est qu'un simple support sur lequel repose l'œuvre. Ici il abrite le mécanisme de la fontaine et fait entièrement partie de l'œuvre. Le socle renforce la sensation de se trouver en face d'un objet presque magique, qui se remplit d'eau à l'infini sans jamais déborder. L'attention est focalisée sur le mouvement hypnotique de l'eau ainsi que sur les sonorités qu'elle produit.



Arthur Hoffner, *Monologues et conversation*, 2019.
3 sculptures, 133x60x40 cm ;
140x60x200 cm ; 145x88x25 cm.

L'œuvre *Monologues et Conversation* s'inscrit dans un travail approfondi de l'artiste sur les fontaines.



Notions d'histoire de l'art Les fontaines d'Arthur Hoffner



En fait la fontaine, pour moi, c'est un objet décoratif contemplatif mais en même temps technique. C'est-à-dire qu'il a cette ambiguïté d'avoir une fonction mais qui n'en est pas vraiment une.



Arthur Hoffner, Interview Fondation François Schneider 2021.



Arthur Hoffner, *Fontaine au bol*, 2017.
Design Parade 12, Villa Noailles.



Arthur Hoffner, *Fontaine à l'éponge*, 2018.
Porcelaine, éponge en grès, marbre, laiton,
45 x 30 x 20 cm.
Editions Sèvres, Cité de la Céramique

Les fontaines

Avant les fontaines, des bassins étaient créés pour stocker l'eau potable et pour alimenter les systèmes d'irrigation. Les premiers vestiges datent de l'Antiquité, notamment égyptienne, pour l'irrigation. Les Grecs et les romains sont les premiers à construire des aqueducs pour arroser les cultures et alimenter les thermes et les fontaines. La Rome antique, quant à elle, est parsemée de fontaines et de bassins en tous genres ; mais au Moyen-Âge, tous ces systèmes sont délaissés au profit des puits et des citernes. Les fontaines qui subsistent à cette époque se trouvent généralement dans les monastères et sont destinées aux ablutions. Les fontaines médiévales occidentales étaient magnifiquement décorées de scènes bibliques, d'histoires locales et de vertus de l'époque.

Les fontaines telles qu'elles sont aujourd'hui, apparaissent à la Renaissance, incarnées par le style baroque monumentale, aux sculptures luxueuses et aux multiples jets d'eau.

En France, Louis XIV emploiera les fontaines comme de véritables objets d'apparat totalement démesurés, qui montrent sa puissance dans les jardins de Versailles.

Arthur Hoffner s'intéresse ici à la préciosité des fontaines, « préciosité » signifiant près des cieux. Il magnifie aussi le socle dans son installation en lui donnant une réelle place et en l'élevant au rang d'œuvre.



Eugène Lami, *Les grandes eaux à Versailles*, 1864.



Claus Sluter, *Puits de Moïse*, 1396-1405.
Chartreuse de Champmol, Bourgogne.



Reconstitution de la fontaine de la Maison de la Grande Fontaine de Pompéi

Le socle

Le socle en sculpture pourrait être comparé au cadre dans la peinture. Le socle permet de mettre en valeur, d'imposer une certaine distance, de surélever et sacrifier une sculpture. Cette place a été remise en question avec Rodin qui intègre le socle à certaines de ses œuvres comme *Le Baiser* (1882–1889).

Le paroxysme est atteint avec *Socle du monde* de Piero Manzoni où le socle devient œuvre sur lequel repose le monde vu que l'écriture sur celui-ci est inversée.

→ Source : <http://e-cours-arts-plastiques.com/evolution-du-socle-dans-lart-part-1/>



Piero Manzoni, *Socle du monde*, 1961.

Nadia Kaabi-Linke, Thomas Teurlai et Arthur Hoffner détournent donc des objets, des matériaux, des concepts de leur utilisation première pour la réalisation de leurs œuvres présentées ici à la Fondation. Céline Diais, Jenny Ymker et Sujin Lim détournent et dépeignent quant à elle la réalité et le paysage dans leurs œuvres.

II. Réinterprétation, détournement de la réalité et des paysages

La série de photographie *Voir la mer* de Céline Diais, présente des plages urbaines créées de toutes pièces de manière artificielles. La plage et la mer sont détournées et ne sont même plus physiquement présentes. Cependant, l'idée de la plage est bien là, tout est fait pour que les personnes qui fréquentent ses lieux se sentent « à la mer », des hauts parleurs imitent même le chant des mouettes.

a) *Voir la mer*, Céline Diais

Ces photographies font partie de la série *Voir la mer* dans laquelle l'artiste présente les plages artificielles qui fleurissent un peu partout en France, concept qui se développe depuis une dizaine d'années. Les frontières se brouillent entre la réalité quotidienne et cette parenthèse imaginaire en pleine ville. L'espace urbain est totalement métamorphosé pour laisser place à des palmiers, du sable, des paillotes, etc. La ville change pour accueillir un environnement qui n'est pas le sien. Cette situation semble si surréaliste que cela donne le sentiment d'avoir un photomontage sous les yeux.

Théâtre à ciel ouvert, les images de Céline Diais sont émouvantes et marquées d'une certaine intemporalité, d'une nostalgie pour les albums de famille, le temps insouciant passé au soleil lors des vacances d'été. Un regard tendre posé sur une partie de la société française, déjouant aussi les clichés de certaines banlieues. L'eau n'y est pas mais la poésie, la douceur et la rêverie s'y invitent.



Céline Diais, *Voir la mer*, 2014.
Série de 12 photographies, 90 x 90 cm chacune



Martin Parr, *La plage artificielle à l'intérieur du Ocean Dome, Miyazaki, Japon, 1996*.

La série photo de Céline Diais fait écho à une photographie de Martin Parr datant de 1996, *The great Ocean Dome*, Miyazaki, Japon. Reflétant toutes deux une artificialité, ces photos presque surréalistes, contrastent avec la réalité des plages. Qu'il soit implanté en pleine rue ou sous cloche, l'environnement photographié revêt une forme de poésie et d'absurdité, « *Les gens sont collectivement invités à participer à une pirouette qui consiste à jouer à la plage sans la mer.* » (Emmanuelle Lallement, « Paris-Plage : une fausse plage pour une vraie ville ? Essai sur le détournement balnéaire urbain », *Géographie et cultures*, 67 | 2008, 65-78).



Notions d'histoire de l'art

Martin Parr

Photographe britannique, il commence très tôt à développer sa propre approche photographique du monde. Il va s'intéresser notamment à la vie en Grande-Bretagne, au consumérisme, à la nourriture, et plus particulièrement au tourisme, et ce, toujours avec un regard critique et ironique. Il travaille souvent à partir de sujets qui lui sont familiers ou qui font références à sa propre expérience. Son approche artistique fait de lui un fervent représentant de la photographie documentaire, voire vernaculaire, style dans lequel il s'identifie parfaitement.



L'essentiel de mon but est de capturer, de comprendre, d'interpréter par la photographie les évolutions du monde contemporain.



Martin PARR, *Le mélange des genres*,
entretien avec Quentin Bajac, Paris,
Edition Textuel, 2010, p. 42.



Martin Parr, ARGENTINA. Mar Del Plata. 2014.

La théâtralité et l'univers absurde des plages artificielles photographiées par Céline Diais peuvent également être mis en résonance avec la performance *Sun & Sea* réalisée au pavillon Lituanien de la biennale de Venise en 2018.



Rugile Barzdžiukaite, Vaiva Grainyte, Lina Lapelyte, *Sun & Sea (Marina)*, 2018.

Sun & Sea (Marina)

Durant la Biennale de Venise de 2018, les artistes Rugile Barzdžiukaite, Vaiva Grainyte et Lina Lapelyte du pavillon lituanien ont conçu leur œuvre «*Sun & Sea (Marina)*» comme un opéra à l'intérieur d'un bâtiment historique situé à quai de la Marina Militare, à côté de l'Arsenale. Les visiteurs sont invités à marcher sur une plate-forme surélevée d'où ils peuvent contempler la plage éclairée artificiellement. En maillot de bain coloré, les acteurs et bénévoles effectuent les rituels quotidiens de la plage tout en savourant le plein soleil sur cette plage artificielle agrémentée d'une multitude de serviettes de bain. Ils commencent alors à chanter, par ici, par là, leurs préoccupations privées, allant de sujets insignifiants à des craintes plus profondes de catastrophes environnementales. Cette œuvre à vocation écologique dénonce les changements climatiques et le tourisme de masse, en clin d'œil à Venise et ses plus de 8 millions de visiteurs.

Comme pour les photographies de Céline Diais, les spectateurs de «*Sun & Sea (Marina)*» assistent à ce jeu des plages fictives avec un œil d'observateur, presque voyeur.

b) *Mopping*, Jenny Ymker

Réalisée à partir d'une photographie, cette tapisserie met en scène l'artiste, Jenny Ymker, en train d'essorer un linge dans une vaste étendue d'eau.

Jenny Ymker cherche à faire émerger des histoires chez le spectateur, lui permettre de se projeter à travers ses tapisseries. Traditionnellement, des récits étaient brodés sur les tapisseries.

L'artiste se sert de cet héritage pour raconter des histoires modernes où elle se met en scène à travers des autoportraits. Elle choisit délibérément de porter des vêtements d'antan lors de ses mises en scènes, pour renforcer un sentiment d'aliénation à l'environnement. Elle se laisse également la possibilité de venir ajouter quelques broderies à la main sur la tapisserie pour accentuer certains éléments, comme ici les herbes qui sortent de l'eau en arrière-plan.

Jenny Ymker dépeint un monde intérieur, intime, dans ses grands tableaux monochromes ou colorés, y postant systématiquement une figure féminine promenant sa solitude dans différents paysages, extérieurs ou parfois domestiques.

Pour réaliser son œuvre Jenny Ymker emploie la technique ancienne de la tapisserie, dont l'une des manufactures les plus connues et réputée est celle des Gobelins.



Notion technique

La Manufacture des Gobelins

Un « gobelin » est une technique de tissage qui a été créée dans les ateliers de la Manufacture des Gobelins, à Paris. Ouverte en 1601 sous l'impulsion d'Henri IV, la Manufacture est d'abord destinée à fabriquer des tapisseries pour isoler les murs des châteaux. Mais très vite, une fonction ornementale s'impose.

Jenny Ymker fait confectionner ses tapisseries par une petite entreprise en Belgique qui utilise aujourd'hui de nouvelles technologies qui permettent de tisser de manière automatisée, mais l'artiste tient à garder le côté très artisanal et méditatif de la broderie en brodant à chaque fois quelques détails dans l'œuvre à la main.

La pratique de Jenny Ymker s'inscrit dans la longue tradition d'artistes utilisant le fil et la broderie dans leurs œuvres telle que Chiharu Shiota par exemple.



Métiers à tisser de la
Manufacture des Gobelins



Notion d'histoire de l'art

Le fil dans l'histoire de l'art

Le fil renvoie directement à des pratiques telles que la couture, la broderie, le crochet, le tricot, le macramé ; pratiques associées à une activité féminine et à l'artisanat. Cette vision découle encore de l'éducation du XIX^{ème} siècle qui imposait aux jeunes filles de tisser et coudre pour produire napperons et autres décors d'intérieurs. Néanmoins, au fil du temps, cette technique se voit peu à peu valorisée et mise en avant en tant que pratique artistique à part entière. C'est notamment au début des années 1920, avec la mise en place d'un atelier de tissage au Bauhaus, qui fait sortir cette pratique de l'artisanat. La deuxième moitié du XX^{ème} siècle, s'approprie réellement cet art. Il sera principalement repris par les femmes qui s'en serviront comme moyen de contestation et d'émancipation, pour mettre en avant leur situation : prisonnière de la sphère domestique.

Chiharu Shiota

Aujourd'hui, l'utilisation du fil dans l'art contemporain est plurielle. Des artistes, principalement féminines, se définissant comme féministes, l'utilisent pour réaffirmer leur émancipation. Mais le textile s'utilise également d'une manière tout à fait détachée de ce prisme féministe.



Chiharu Shiota, *The Key in the Hand*, 2015.

Chiharu Shiota, artiste japonaise, utilise le fil dans nombre de ses installations en créant d'immenses toiles noires, rouges ou blanches, très compactes et complexes autour de différents objets (tables, lits, chaises, barques, etc). Le fil est utilisé par l'artiste, de manière onirique et poétique pour aborder des thèmes plus lourds de sens. L'installation qu'elle a présentée à la Biennale de Venise de 2015, *The Key in the Hand*, rassemble dans une pièce, deux barques, qui semblent vouloir se rejoindre, presque échouées au sol. Tout autour, descendant du plafond, des milliers de fils rouges auxquels sont rattachés des trousseaux de clés tombant vers les barques. Toute une symbolique autour de la clef qui ouvre des portes ou qui garde des secrets est développée, comme une pluie de souvenirs qui s'abat dans l'espace.

Dans l'œuvre *Mopping*, Jenny Ymker se sert du médium de la tapisserie pour raconter des histoires. L'artiste Sujin Lim dans son œuvre *Landscape Painting* recrée quant à elle un paysage disparu.

c) Landscape Painting, Sujin Lim



Sujin Lim, *Landscape Painting*, 2019.
Vidéo, 31 mn et 6 peintures
5x(162x112)cm et 116x80cm.

L'artiste coréenne réalise ses œuvres comme une performance. Elle s'inspire des histoires racontées par son père qui retracent le développement industriel et touristique de l'île de Young-Heung à Incheon, en Corée du Sud, au détriment de ses ressources naturelles comme la mer et les zones marécageuses. Une digue, une centrale électrique ou encore un pont vers le continent ont vu le jour et ont eu des effets dévastateurs pour les habitants. À travers ses toiles, Sujin Lim va venir effacer ces constructions du paysage, pour ne garder que l'environnement tel qu'il aurait dû être et tel qu'il était avant. Les paysages de montagnes et de forêts de son enfance sont remplacés par des manufactures et des armées de pylônes électriques. L'eau est polluée, les marécages asséchés.

La vidéo vient documenter la réalisation de ces toiles et montre comment celles-ci se fondent totalement dans le paysage avant d'en révéler le revers au moment où l'artiste enlève son chevalet et où les constructions apparaissent.

À mi-chemin entre peinture et performance, sa peinture devient une forme de méthodologie et d'outil, qui efface la réalité.

Sujin Lim crée une mise en abîme dans son œuvre car son film la présente elle, qui peint un paysage dans le paysage. Cette démarche peut être mise en relation avec l'œuvre de René Magritte qui peint fréquemment un tableau dans le tableau.

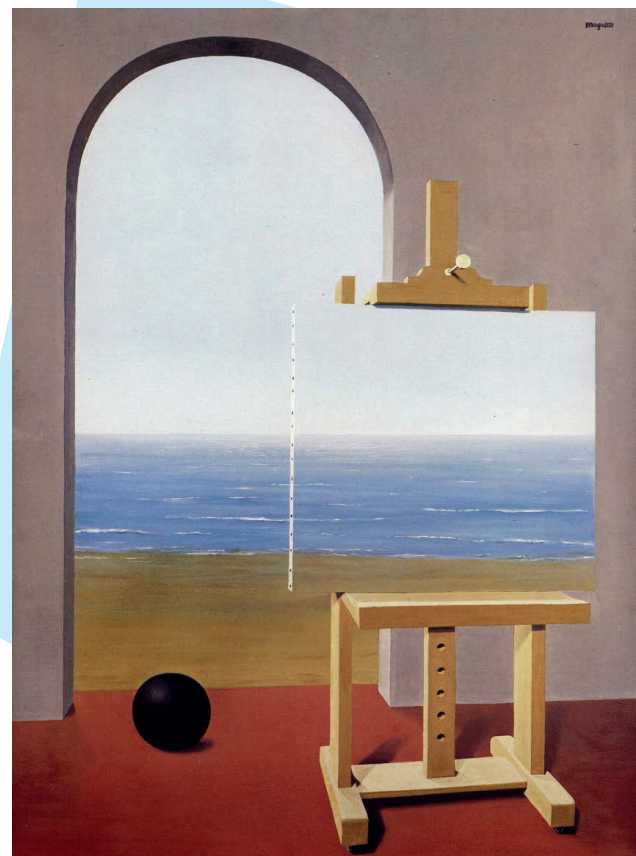


Notions d'histoire de l'art

Magritte, La Condition humaine

Cette toile reprend un thème récurrent dans le travail de l'artiste belge, le tableau dans le tableau. L'œuvre représente une toile posée dans un intérieur, devant une fenêtre, qui forme comme une prolongation de l'arrière-plan. Celle-ci est posée sur un chevalet et décalée par rapport à la fenêtre, ce qui, d'une certaine manière, amène l'extérieur à l'intérieur. Cela implique un prolongement mental du paysage maritime initial. Cette suite du paysage peint, suppose une capacité à représenter ce qui n'est pas visible.

René Magritte, *La condition humaine II*, 1935.
Huile sur toile, collection Mrs E. Happé-Logre.



La peinture en extérieur ou «sur le motif»

La performance de Sujin Lim et le fait qu'elle peigne en extérieur s'inscrit aussi dans la longue tradition des peintres sur motif comme les impressionnistes qui sortent les toiles de l'atelier pour peindre en pleine nature et retranscrire les paysages sur le vif.

C'est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle que la peinture en plein air connaît un véritable essor grâce à l'apparition des couleurs en tubes (1841). Celles-ci permettent aux artistes de se déplacer facilement, même si la plupart du temps, ils achèvent leur tableau en atelier.



Édouard Manet, Claude Monet
peignant dans son atelier, 1874.

Comme cela a été vu jusqu'à présent les œuvres des artistes lauréats de cette 9^{ème} édition présentent diverses formes de détournements que ce soit des objets, des réalités ou des paysages. Francesco Rodriguez s'intéresse quant à lui à la déformation de la mémoire et des réinterprétations de fait divers dans son film *Una Luna de Hierro*.

d) *Una luna de Hierro*, Francisco Rodriguez Teare

À la croisée entre le documentaire et le film, l'œuvre de Rodriguez raconte le souvenir de travailleurs chinois. Ces quatre hommes ont perdu la vie en mer après avoir sauté d'un bateau de pêche pour atteindre les côtes chiliennes. *Una Luna de Hierro* s'ouvre sur la découverte des quatre corps, ramenés à la surface par la mer. Ils portaient des gilets de sauvetage et pourtant leur mort a été considéré comme un suicide. Les habitants quant à eux, racontent leur version des faits à la caméra, devant leurs maisons, sur les plages de galets. C'est une forme de *memento mori* contemporain qui se joue dans cette œuvre.

Una Luna de Hierro est un agencement de témoignages oraux, de documents consignés, de portraits photographiques, de paysages désertiques, entrecoupés de poésie. Les différentes histoires nous interrogent sur la véracité de la mémoire, la fabrication de légendes populaires et comment les paroles s'éparpillent sur un territoire. L'artiste puise également dans l'histoire collective et personnelle de son pays d'origine, où nombreux sont ceux à espérer le retour de disparus malgré des décennies d'attente...



Ces histoires, des gens, des corps qui apparaissent sur les plages au Chili en Patagonie, tout le monde connaît l'histoire. (...) les légendes sont en mouvement permanent tout le monde a une version de la légende, c'est ça que je trouve incroyable. On s'approprie un fait pour construire ce que l'on veut, (...) la parole s'éparpille. »



Francisco Rodriguez Teare, Interview Fondation François Schneider, 2021.



On pouvait voir qu'il était là,
à moitié couché près de la mer.

Francisco Rodriguez Teare, *Una luna de hierro* (extraits), 2017.
Vidéo, 28 mn.



Cinéma

Marie Voignier, *Na China*, 2020

Na China de Marie Voignier aborde les mêmes problématiques que Francisco Rodriguez. Filmé à Guangzhou, ce film s'ancre dans un commerce dans lequel la Chine fait face à l'Afrique. La Chine étant très implantée commercialement en Afrique, la situation s'inverse ici. Le spectateur découvre tout un réseau clandestin de négociantes africaines, dont le but est de spéculer, acheter au kilo et renvoyer la marchandise vers Douala ou Mombasa. Il s'agit de trouver « la copie originale », à savoir la meilleure copie Nike, Gucci, Louis Vuitton, etc, qui pourrait être confondue avec l'original. *Na China* entre dans un univers inconnu en Occident, où toute une économie s'organise au bout d'un comptoir, au touché d'un tissu.

Marie Voignier suit ces entrepreneuses africaines venues en Chine pour espérer une vie meilleure grâce aux commerces florissants qu'elles sont en train de créer. Elle nous montre une mondialisation en marche, à laquelle personne ne peut s'opposer. De son côté, Rodriguez, laisse apparaître les failles de cette mondialisation. À la frontière entre le cinéma et le documentaire artistique, Marie Voignier et Francisco Rodriguez explorent le monde actuel et son fonctionnement.



→ Source : <https://www.debordements.fr/Le-Bruit-du-canon-Na-China-Marie-Voignier>.

La problématique de la migration et des corps retrouvés en mer est très présente dans le cinéma documentaire de ces dernières années.

Giulia Bertoluzzi, *Strange Fish*, 2018

Primé au Prix international du documentaire et du reportage méditerranéen. Dans la ville tunisienne de Zarzis, à la frontière libyenne, les pêcheurs partent chaque jour avec l'angoisse de trouver en mer un poisson étrange : le corps flottant d'un migrant mort. Mais *Strange Fish* ne s'arrête pas à ce drame et à l'indifférence qui l'entoure, il veut plutôt raconter la réaction profonde et humaine des héros anonymes de Zarzis. Depuis 15 ans, ces hommes de la mer ont aidé et sauvé des milliers de personnes. « Et si on les retrouve morts, on les aide aussi, on les enterre », dit Chamseddine Marzoug, un protagoniste du film.



IV. L'exposition Botanica

L'exposition Botanica présente les œuvres en lien avec la Botanique de vingt-sept artistes ayant leurs ateliers à Motoco dans les anciennes usines DMC à Mulhouse.

La botanique, ou phytologie, est la science qui regroupe l'ensemble des disciplines étudiant les végétaux. Plus de 550.000 espèces d'organismes vivants ont été à ce jour recensés. Les botanistes par leurs inventaires, collections et méthodes de classification participent ainsi à une meilleure connaissance et compréhension du vivant.

La nature a toujours été un moteur de la création artistique. Les éléments, la faune, la flore ont contribué à diversifier les palettes de la représentation et permis d'apprendre à décrire pour mieux connaître. Une légende raconte que l'écriture chinoise serait née de l'observation d'empreintes d'oiseaux dans le sable. Les artistes répertorient eux aussi des données, pour créer d'autres archives visuelles.

Motoco en ce sens construit une forme d'écosystème du sensible qui réunit sur le site des anciennes usines textiles DMC à Mulhouse, professionnels et explorateurs des métiers de la création. Dans un vaste bâtiment de briques rouges se rencontrent, se confrontent maintes disciplines et multiples médiums comme vecteurs d'expressions plastiques, scéniques voire musicales.

A chacun ses territoires insolites... Mais il semblait naturel d'engager une conversation entre des artistes de Motoco et le public de la Fondation François Schneider, de réunir le végétal et l'eau et d'en imaginer les possibles dialogues.

L'exposition Botanica en accepte l'hypothèse depuis un ici qui prospecte les ailleurs, ceux d'une forêt allemande, d'une plante d'intérieur, d'une pousse germée, d'un arbre africain ou cantonais, d'une feuille de bananier, d'une tourbe millénaire, d'herbes bleues et autres reflets de froides frondaisons soudainement projetées en une pleine lumière.



Thèmes de l'exposition et dialogue entre les œuvres

La scénographie de l'exposition Botanica révèle et met en dialogue les œuvres selon six thèmes et approches : de l'herbier aux mauvaises herbes, des jardins intérieurs, des reflets aquatiques, une jungle déchaînée, des feuillages lunaires et enfin des herbes sensibles.

a) L'herbier des «mauvaises herbes»

Botanica est né suite à l'intérêt de l'artiste Marie Paule Bilger pour les plantes et «mauvaises herbes» poussant aux alentours de Motoco. Suite à ses recherches avec un botaniste et la création d'un herbier dédié au site des anciennes usines de DMC, différents artistes de Motoco se sont joints au projet et ont ainsi créé une première exposition au sein de leurs locaux en 2020. Dans cette première partie, l'herbier et les plantes que l'on considère souvent comme des «mauvaises herbes» sont ici mises en valeur par différentes techniques, les séries de dessins et d'aquarelles de Marie-Paule Bilger (*fig. 1*), le procédé photographique du cyanotype par Sophie Weigel (*fig. 2*) et les empreintes de plantes en porcelaine d'Estelle Vinter (*fig. 3*).

Fig. 2



Fig. 1

Fig. 3



Fig. 5

Fig. 6

Fig. 4

b) Jardins intérieurs

La seconde partie de l'exposition révèle des plantes s'apparentant à des jardins intérieurs, lié à l'intime et aux espaces domestiques. Anne Zimmerman filme des coquelicots et des bleuets qu'elle mixe et broie avec son mixer de cuisine. Bruno Lagabbe détourne le jardin d'Éden avec sa lampe de chevet fleurie dont la prise reprend la figure du serpent tentateur. Iva Sintic (*fig. 4*) croque ses pousses que l'on fait germer sur nos rebords de fenêtres, quant Juliette Vergne (*fig. 5*) et Kiki De Gonzag (*fig. 6*) brodent et teignent tissus et soies délicates.

c) Reflets aquatiques

Motoco n'est pas fait que de briques rouges, sur le site se trouve notamment un étang, lieu bucolique et méditatif qui inspire particulièrement les artistes. L'intérêt pour ces reflets aquatiques se manifeste particulièrement dans les photographies d'Antonio Talis, les nénuphars peints de Nicola Aramu (*fig. 7*) ou encore les arabesques graphiques d'Emmanuelle Jenny.

L'on retrouve ce graphisme botanique dans l'œuvre de Marc Thébault (*fig. 8*) qui nous raconte quant à lui l'histoire poétique de Maurice et Solange. Ces deux saules furent chacun planté par Georges Sand à la naissance de ses enfants. Tels des gardiens majestueux, ceux-ci dessinent des formes graphiques dans les reflets de l'étang se trouvant à l'entrée de la propriété.



Fig. 8

Fig. 7

d) Jungle fever

Le visiteur se perd ici dans cette partie plus sauvage où des mauvaises herbes récoltées aux alentours de Motoco sont figées par Camille Stoops (*fig. 9*) dans de la glycérine. Ces herbes folles jaillissent du sol, libres d'un côté, enchaînées de l'autre, les fleurs décollent depuis des maillons accrochés au plafond.

Les couleurs vives et fluorescentes surgissent quant à elles des toiles de Anne-Sophie Tschiegg et Clément Bédel.

L'araignée monumentale de Pierre Franckel (*fig. 10*) nous interpelle autant qu'elle nous effraye ! Celle-ci est composée d'un patchwork d'une multitude de canevas colorées et souvent cocasses et semble tout droit sortir de cette jungle abondante.

Fig. 9



Fig. 10

Fig. 11



e) Feuillages lunatiques

Cette partie présente plusieurs photographies nocturnes d'arbres ou encore de buissons prises à la lumière de quelques lampadaires ou encore de la lune elle-même.

Hao Jingfang (*fig. 11*) capture des arbustes africains emballés, dont le traitement en noir et blanc leur donne une allure fantomatique.

Jérémie Descamps (*fig. 12*) photographie des arbres cantonnais qui ont été chaulés, soulignant ainsi les racines majestueuses et graphiques de ces arbres du parc de l'Université Sun-Yat-sen.

Marc Guénard utilise quant à lui un matériel de pointe et des capteurs photographiques développés pour la photographie sportive qui lui permettent de capter les nuances subtiles des paysages nocturnes. Prenant ces photographies à l'aveugle ce n'est qu'au petit matin, en triant ces clichés que celui-ci découvre le résultat et que la magie opère !

Fig. 12

f) Herbes sensibles

Déliçates, subtiles, s'effaçant presque ou se diluant, les plantes de cette dernière partie sont en toute transparence et faites de lignes aériennes.

Hyesung Jung (*fig. 13*) peint des aquarelles translucides où les plantes se détachent à peine du papier.

Marianne Maric (*fig. 14*) photographie ses «Fleurs du Mal», un bouquet de lys souvenir d'un chagrin et d'une victoire personnelle ou encore l'impertinent «Jardin d'Haggadah» dont le nu proteste et fait fi des interdits bosniens.

Enfin Emmanuel Henninger se fraye un chemin parmi les foisonnantes forêts allemandes et dessine cette abondance de fougères et de branches entremêlées dans ses petits carnets ou encore sur des grands formats impressionnants, nous invitant ainsi à entrer à notre tour dans ces forêts primaires.

Fig. 13



Fig. 14

VI. Les ateliers

1. Les ateliers et visites pour scolaires ou périscolaires.

Les ateliers développés ci-après peuvent être demandés par les enseignants et toute personne accompagnant un groupe d'enfants de 3 à 12 ans pendant l'exposition en optant pour la formule VISITE-ATELIER.

a) Atelier contes (3-8 ans)

Une lecture de contes de 20 minutes proposée aux enfants en lien avec l'exposition. Une sélection d'ouvrages permet d'illustrer et d'accompagner la visite de l'exposition en lien avec certaines œuvres.

b) Atelier « Métamorphoser le paysage » (5-12 ans)

En résonance avec l'œuvre de Sujin Lim, les élèves et/ou autres participants pourront expérimenter l'approche artistique de l'artiste coréenne. Son travail repose sur l'effacement de constructions modernes dans le paysage, grâce à la peinture. Ces constructions ont été ajoutées à la suite de l'afflux touristique et ont dénaturées l'environnement.

Il s'agira d'observer le paysage alentour de la Fondation et de rendre une place à la nature.

c) Atelier « Coll'plage » (5-12 ans)

En lien avec l'œuvre de Céline Diais, les élèves utiliseront la technique du collage pour créer leur propre plage parsemée d'objets de plages et autres accessoires de vacances qu'ils découperont dans divers supports visuels.

d) Atelier « Tataki-zomé » (8-12 ans)

En lien avec l'exposition Botanica, les élèves pourront découvrir la technique japonaise ancestrale du tataki-zomé (tataki signifie « marteler » et zomé « teindre »). Cette technique consiste à marteler des feuilles et d'autres éléments végétaux frais pour teindre un textile grâce aux sucs de la plante. Ils pourront ainsi créer un herbier original et repartir avec un beau textile !

2. Ateliers multi-public à la Fondation

Ces ateliers et cette programmation sont mis en place tout au long de l'exposition Talents Contemporains 9^{ème} édition et Botanica lors d'événements en famille à la Fondation.

a) Atelier éco-print avec Juliette Vergne

En lien avec l'exposition Botanica, venez expérimenter l'éco-print. Cette technique, aussi appelée « empreinte botanique sur textile », a été développée dans les années 90 par l'artiste australienne India Flint. Avec des végétaux de cueillette et des plantes tinctoriales traditionnelles, créez vos propres textiles teints naturellement !

Dimanche 30 janvier de 14h à 17h. À partir de 12 ans - sur réservation uniquement - 14€.

b) Atelier BRODERecyclage avec Lili Terrana

Détourner la broderie non pas pour orner ni réparer mais pour dessiner ! En détournant le sens premier de la photographie, les participants transformeront les clichés estivaux en mises en scènes futuristes, burlesques, poétiques... Rebroder des cartes postales de plages transférées sur tissus en y incluant des éléments incongrus et colorés.

Samedi 26 février à 14h30. À partir de 8 ans - sur réservation uniquement - 14€.

c) Promenade botanique avec Marie-Paule Bilger et Edmond Herold

À l'occasion de l'exposition Botanica Edmond Herold, botaniste et Marie-Paule Bilger, artiste vous proposent de découvrir les plantes rudérales à travers une déambulation botanique autour de la Fondation.

Samedi 19 mars à 14h30. Sur réservation uniquement.

VI. Aller plus loin ! Bibliographie

Talents Contemporains 9^{ème} édition - Détournements



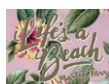
BOSSEUR JEAN-YVES, *L'art sonore : le son dans les arts plastiques contemporains*, Minerve, 2020.

Initié par des artistes comme John Cage et le mouvement Fluxus, l'art sonore n'a de cesse de se développer encore aujourd'hui. La sculpture, l'installation, les œuvres multimédias s'en emparent pour apporter une autre dimension à ces œuvres. A travers des témoignages d'artistes, l'auteur aborde également les moyens de diffusion sonore, le matériel utilisé, le silence et l'espace.



RUSSOLO Luigi, *L'art des bruits*, Allia, 2016.

Écrit en 1913, ce texte est caractéristique du mouvement futuriste italien du début du XX^{ème} siècle. Pour Russolo, l'homme de cette époque s'est habitué à la vitesse et donc il s'agit d'implanter une nouvelle musique. Il va identifier six familles de bruits, qui pour lui, constituent la base de toute musique. Tout ceci ouvrira la voix aux expérimentations musicales des futuristes.



PARR Martin, *Life's a beach*, 2012, éd. Xavier Barral.

« On peut en apprendre énormément sur un pays en regardant ses plages : d'une culture à l'autre, il s'agit d'un des rares espaces publics où l'on croise les bizarreries et les excentricités qui caractérisent une nation. » Martin Parr.



VANNIER Charlotte, *De fil en aiguille - La broderie dans l'art contemporain*, 2021, éd. Pyramyd.

Dans les années 1960, des artistes féministes se sont emparées des travaux d'aiguille et ont utilisé la broderie dans leurs œuvres. Elles ont ainsi permis à cette technique de ne plus être considérée comme un loisir essentiellement féminin et de quitter le domaine artisanal. « De fil en aiguille » présente le parcours de 82 artistes de toutes générations et de tous continents, leurs influences, les défis techniques auxquels ils se confrontent et le message qu'ils souhaitent transmettre à travers leurs œuvres.

Botanica



BEAUPERE Paul, *Mon herbier, feuilles, fleurs et fruits des jardins et des forêts*, 2018, éd. Fleurus, dès 6 ans.

Pourquoi le châtaignier est-il surnommé « l'arbre à pain » dans certaines régions ? Quels légumes regroupe la famille des cucurbitacées ? Dans quel bois étaient taillées les lances de l'Antiquité ? Quels légumes mangeait-on à la table de Louis XIV ? Au fil des anecdotes et des croquis, ce bel herbier propose aux passionnés de la nature une agréable balade en forêt ou un temps de jardinage au potager. En 32 planches illustrées, petits et grands apprendront à reconnaître les arbres, les graines, les fleurs, les plantes et les fruits de nos campagnes et de nos balcons. Qu'il est bon de « cultiver son jardin » !



FRIEDMAN Samantha, AMODEO Christina, *Le jardin de Matisse*, 2014, éd. Albin Michel Jeunesse, dès 6 ans.

Un jour, l'artiste Henri Matisse découpa un oiseau dans une feuille de papier blanc. C'était une forme toute simple, mais elle lui plaisait. Alors il l'accrocha au mur de son appartement pour masquer une tache... Matisse choisit, à la fin de sa vie, de troquer progressivement pinceau contre ciseaux pour « sculpter la couleur » dans ses compositions en papiers découpés. Cet album poétique et envoûtant nous entraîne, simplement, à travers cette phase créatrice aussi intense que prolifique.



KATHY Willis, SCOTT Katie, *Botanicum*, 2016, éd. Casterman, dès 6 ans.

Bienvenue dans le Botanicum ! Entrez dans ce grand jardin de papier rassemblant les plus incroyables végétaux qui parsèment notre planète. Après cette merveilleuse promenade, vous n'ignorez plus rien du monde captivant des plantes.



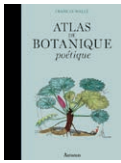
GENEVE Alain, GENEVE Marie-Jeanne, *La botanique à hauteur d'enfants*, 2020, éd. du Rouergue, à partir de 3 ans.

Confectionner une sarbacane, un sifflet, un bracelet, ou même un herbier, découvrir les plantes offensives qui catapultent leurs graines, les plantes médicinales et comestibles et leurs usages, les plantes tinctoriales et leurs nuances parfois surprenantes... Avec Alain et Marie-Jeanne Génévé on accompagne les enfants dans la découverte des plantes sauvages alentours et on fait de la botanique en s'amusant !



POURQUIÉ Bernadette, *Bizarbres mais vrais !*, 2019, éd. Plume de carotte, à partir de 6 ans.

Savez-vous que le baobab de Grandidier est l'arbre à l'envers ? Connaissez-vous l'arbre à pluie ? Avez-vous déjà croisé un troupeau d'arbres mammoths ? Ils ne passent pas inaperçus... Bizarbres, vous avez dit Bizarbres ? Comme c'est Bizarbres... Seize arbres extraordinaires livrent ici leurs histoires, leurs secrets, leurs aventures, ainsi que celles de leurs visiteurs. L'auteure mêle humour, poésie et botanique, avec délice ! Elle nous raconte ces incroyables histoires d'arbres à travers plusieurs styles littéraires - calligramme, fable, relation épistolaire...



HALLE Francis, *Atlas de botanique poétique*, 2016, éd. Arthaud, tout public.

Botaniste, explorateur des forêts tropicales équatoriales qu'il sillonne depuis quarante ans, carnet de croquis en main, Francis Hallé nous invite dans cet Atlas de botanique poétique à un voyage illustré à la rencontre de plantes extraordinaires. Exubérantes, énigmatiques, dotées d'aptitudes surprenantes, les merveilles végétales présentées dans ce cabinet de curiosités inattendu plaident en faveur de la sauvegarde des forêts tropicales aujourd'hui gravement menacées.



PELT Jean-Marie, *Les vertus des plantes*, 2020, éd. E/P/A, tout public.

À travers l'observation des végétaux ou du comportement des animaux, à l'aide de nombreuses expérimentations, l'homme a appris à connaître et détourner la riche panoplie chimique des plantes pour se soigner et se protéger. Des médecines traditionnelles jusqu'aux traitements médicamenteux de pointe, partez à la découverte des pouvoirs des plantes, des plus puissantes et toxiques aux plus douces.



BILIMOFF, Michèle, *Enquête sur les plantes magiques*, 2003, éd. Ouest-France, tout public.

Pourquoi certaines plantes sont-elles été reconnue comme magiques depuis la nuit des temps ? Pourquoi sont-elles toujours investies de ces pouvoirs aux yeux d'un si grand nombre de personnes en un siècle où la science progresse à grands pas ?



SIELAIN R., *Atlas de poche des plantes des champs des prairies & des bois à l'usage des promeneurs*, 2015, éd. Bibliomane.

Cet ouvrage de 1910 nous invite à admirer 128 superbes planches imprimées à l'époque en chromolithographie, procédé aujourd'hui disparu. Elles représentent 181 plantes et arbres communs de France et sont accompagnées d'indications sur les principaux lieux où trouver la plante, l'époque de floraison ou de fructification..., rédigées par un spécialiste de son temps, R Siélaïn. Chacun de ces végétaux «sauvages», décrit avec ses caractéristiques se retrouve, à la fin de l'ouvrage, dans une table spéciale par famille et espèce.



FUCHS Leonhart, *Le Nouvel Herbarium de 1543*, 2016, éd. Taschen, tout public.

Père fondateur de la botanique moderne, Leonhart Fuchs (1501-1566) est encore aujourd'hui dans toutes les mémoires grâce au fuchsia, la fleur éclatante et la couleur qui lui correspond. En 1543, il compila ses remarquables connaissances en botanique et des recherches médicales révolutionnaires dans son *Nouvel Herbarium*, un inventaire de près de 500 espèces de plantes abordant aussi leurs vertus thérapeutiques. Ouvrage scientifique de référence, le *Nouvel Herbarium* fut surtout estimé pour les détails et la qualité de ses illustrations. Cette nouvelle réédition a été réalisée à partir de l'exemplaire personnel de Fuchs, mis en couleurs à la main, qui a miraculeusement été préservé durant quatre siècles et demi dans des conditions idéales.



ACCORSI Andrea, BRILLANTE Giuseppe, PERCIVALDI Elena, *L'art de la botanique - Des herbiers de la Renaissance aux illustrations du XIXe siècle*, 2018, éd. White Star, tout public.

Cet ouvrage est un voyage à travers l'Âge d'or de l'art botanique, au fil des siècles, de ses styles et techniques et de ses plus grands artistes aussi. Des premiers herbiers du Moyen-Âge au florilège illustrant les espèces propres à des régions et habitats spécifiques, découvertes lors des premières grandes expéditions de par le monde. Des chefs d'œuvres à savourer, un hymne à la nature à partager.



WOHLLEBEN Peter, *La vie secrète des arbres*, 2017, éd. Les Arènes, tout public.

Les arbres ont beaucoup à nous apprendre ! Les citadins regardent les arbres comme des «robots biologiques» conçus pour produire de l'oxygène et du bois. Forestier, Peter Wohlleben a ravi ses lecteurs avec des informations attestées par les biologistes depuis des années, notamment le fait que les arbres sont des êtres sociaux. Ils peuvent compter, apprendre et mémoriser, se comporter en infirmiers pour les voisins malades. Ils avertissent d'un danger en envoyant des signaux à travers un réseau de champignons appelé ironiquement «Bois Wide Web».

